PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne
POUR LES ETATS-UNIS [illegible]
POUR L'ETRANGER [illegible]
Les abonnements [illegible]

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire
POUR LES ETATS-UNIS $3.00 $1.50 $1.00 75 cts
POUR L'ETRANGER $4.00 $2.05 $1.35 $1.05
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. PRO ARIS ET FOCIS SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 8 DECEMBRE 1911 85ème Année

CHOSES ET AUTRES.

Le Chant du Cygne—Sagesse capusienne—Balzac à Limoges—Etonnant roman d'un médecin—Le trésor de Murat.

Chronique parisienne :

La duchesse douairière de La Roche-Guyon, qui vient de s'éteindre à l'âge de soixante-dix-huit ans, était aussi spirituelle que bonne. Elle avait publié cinq volumes de vers.

Par une coïncidence émouvante, le sixième, le "Chant du Cygne," a paru le jour même de sa mort sous la signature L. R.-G. Dans la partie de ce recueil intitulée "Pensées philosophiques", on lit cette Méditation :

Songe à la vaste mer de l'infamie humaine
Quand sonnera pour toi l'heure du grand repos :
Songe à tes épis d'or moissonnés par la faux,
Aux forfaits impunis, aux martyrs de l'arène,
Au faible abandonné criant en vain sa peine,
Sans bon Samaritain pour porter ses fardeaux :
Songe à la vaste mer de l'infamie humaine
Quand sonnera pour toi l'heure du grand repos :
A la brutalité de l'homme dans sa haine :
Songe à sa barbarie envers les animaux,
Humbles frères tués quand ils baisent leur chaîne,
Et tu diras : "Merci de ne plus voir ces maux
Ni cette vaste mer de l'infamie humaine".

Quelques pensées extraites d'un petit livre que va publier Alfred Capus sous ce titre : "La Vie, l'Amour et l'Argent :"

Ce n'est pas la peine de te répéter chaque jour que tu es mortel : tu le verras bien.

Ne te crois pas persécuté : on se fait encore plus d'illusions sur ses ennemis que sur ses amis.

Si l'on n'exploitait pas un peu les imbéciles, il y en aurait trop.

Il y a des femmes qui n'aiment pas faire souffrir plusieurs hommes à la fois et qui préfèrent s'appliquer sur un seul ; ce sont les femmes fidèles.

Quand un préjugé disparaît, il y a une vertu qui disparaît en même temps. Une vertu n'est qu'un préjugé qui reste.

Qu'est-ce que la chance au jeu ? C'est un vol inconscient. Il est donc juste qu'elle soit punie un jour comme le vol.

L'argent, pour la plupart des hommes, est une chose tellement précieuse, tellement sacrée, qu'ils peuvent se croire tout permis envers ceux à qui ils ont daigné en prêter quelques miettes.

M. Claretie, qui est Limousin, donne, dans sa "Vie à Paris" des souvenirs intéressants sur les origines du "Curé de Village," d'où M. Trarieux a extrait sa "Brebis perdue." On sait que l'action du "Curé de Village" se passe à Limoges et aux alentours.

Tout Limoges s'intéressait au roman ; on le tenait pour un livre à clef, dont on nommait les personnages. On nommait le modèle, qui sans le savoir avait posé pour l'usurier Graslin. On citait le nom véritable du vicaire général. Et le vieux Sauviat, sa grosse fortune, son avarice, donnaient lieu à des commentaires romanesques : "Vous savez que ce n'est pas seulement parce qu'il est avare, qu'il est riche, non, c'est parce que...." Et l'on contait alors avec force détails l'origine criminelle de la fortune en question.

Balzac en fut réduit à déclarer que le début de son roman, l'admirable description de la boutique des Sauviat, l'"intérieur" de l'Auvergnat, marchand de ferraille, avaient été faits d'apres une maison démolie pour l'élargissement d'un carrefour.

Or, le logis, situé à l'angle des rues de la Cité et de la Vieille-Poste, n'avait pas varié depuis le jour où Balzac, visitant Limoges, s'était arrêté là, devant le rez-de-chaussée occupé par la boutique d'un chaudronnier, et devant ce clair obscur "rambrandtnesque", cet entassement de cuivres et ces détritus de vieux fers, s'était dit : "Voilà qui serait un étonnant décor pour quelque début de roman populaire !"

Un bibliophile limousin, M. Fray-Fournier, qui a publié, il y a des années, un excellent article sur "Balzac à Limoges", nous donne de ce coin de cité une description rapide : "Cernée sur tout son parcours par les hautes murailles de deux couvents de femmes (1898), murailles dans lesquelles ne s'ouvre aucune porte, mais percées seulement à leur partie supérieure de fenêtres grillées, la rue de la Vieille-Poste est restée ce qu'elle était il y a plusieurs siècles, étouffée, squalide, suintant l'humidité, un repaire enfin".

Et ce "repaire" avait tout naturellement attiré l'attention de Balzac. Le romancier avait imaginé l'existence de l'être humain qui vivait là, et avec cette étonnante imagination d'idéaliste et de visionnaire il s'était dit :

"Ce qui serait prodigieux c'est que ce chaudronnier, perdu là dans l'ombre de ce rez-de-chaussée sordide fût millionnaire !"

Et l'inoubliable figure du père Sauviat lui était apparue, et derrière la face rude de l'Auvergnat, le dolent visage de Véronique troué de la petite vérole. Ainsi Balzac situait tous ses drames dans un décor choisi, pris sur la réalité. C'est en se promenant sur les bords de la Vienne, près du vieux pont Saint-Martial, qu'il avait décidé que là Tascheron commettrait son crime, et la topographie de son roman était aussi exactement tracée dans sa tête qu'elle pouvait l'être sur les documents réunis par un juge d'instruction.

Balzac venait quelquefois à Limoges dans une maison dont je n'ai pas oublié la façade pittoresque et la tourelle en encorbellement entrevues dans mon enfance. Cet hôtel—car c'était un véritable hôtel—de style Louis XIII portait le nom de "Maison Nivet." Je crois bien qu'il a disparu. Les démolisseurs sont implacables. Ils font des gravats des vestiges d'art et des souvenirs. Le logis, avant d'appartenir à M. Nivet, l'ami de Balzac, avait été habité par un évêque, Mgr d'Argentré, député aux Etats-Généraux par le clergé du haut Limousin, et par M. de Martignac, procureur général à la Cour royale avant d'être ministre de Charles X. M. de Martignac s'y trouvait bien. "On y vivait heureux et on y riait de temps en temps," écrivait-il à un ami. La politique ne permettait plus à M. de Martignac une aussi belle humeur. Et dans la maison Nivet un autre magistrat devait habiter bientôt, M. Millevoye, avocat général et fils du poète de l'élégie fameuse. L'auteur du "Curé de village" et le fils de l'auteur de la "Chute des feuilles" dormirent sous le même toit et partagèrent peut-être la même chambre.

Très lié avec la famille Nivet par les relations de sa sœur Laure avec Mme Nivet, amie d'enfance de Mme de Surville, Balzac venait demander à l'hospitalière maison de Limoges un peu de repos et de sécurité. Je dis de sécurité, car on ne pouvait là aller le découvrir. Il s'y terrait. Sans doute il visitait Limoges, mais incognito. Il n'entendait pas qu'on soupçonnât qu'il était là. La "dette flottante", comme il disait, la terrible "dette flottante" l'eût poursuivi jusqu'en Limousin. Il voulait respirer, souffler un peu, loin des créanciers. Et je ne serais pas étonné que pour mieux voir notre vieux Limoges, la cathédrale et Saint-Michel-des-Lions avec des lions accroupis devant le porche—et l'étonnante rue de la Boucherie, où les bouchers sont rois, le romancier traqué n'ait pris quelque pseudonyme.

Né à Nice de parents français qui en 1871 passèrent en Argentine, le docteur Charles Manzoni était chirurgien à Buenos-Ayres lorsqu'en 1890 il fut appelé à soigner un capitaine de navire blessé dans une rixe avec des matelots chiliens. Ce capitaine l'engagea à des conditions avantageuses et le docteur s'embarqua. Le navire était le trois-mâts "Sainte-Marguerite", le capitaine était Jean Orth. Le 25 août 1890, au milieu d'une tempête, le docteur fut emporté par une lame et jeté sur une île sableuse du détroit de Magellan. Quand il revint à lui, on ne voyait plus trace de la "Sainte-Marguerite" : il est persuadé que le bateau a coulé et que, de l'équipage, il est le seul survivant. L'île d'Away est déserte. M. Manzoni y vécut huit mois, se nourrissant de poissons et d'œufs d'oiseaux de mer, car, moins heureux que Robinson, il n'avait pas de fusil. En mai 1891, raconte-t-il dans la "Revue Hebdomadaire", une flottille patagonne le recueillit et l'emmena.

Pendant une épidémie de variole, il réussit à faire de nombreuses guérisons, aidé de quelques médicaments que possédait un métis chinois, en relations de commerce avec Valparaiso. Et l'on vient de fort loin lui demander des soins. Pendant une excursion, il entend une voix de femme chanter en français l'air de la "Favorite". La chanteuse a vingt ans, elle est belle et instruite : elle est la petite-fille de M. de Tonneins, ancien roi d'Araucanie sous le nom d'Orélie-Antoine Ier. M. Manzoni reste auprès d'Annunziata et l'épouse : il en a une fille qu'il a baptisée France et qui aujourd'hui a dix ans. Un jour, désireux de revoir sa famille, le docteur s'embarqua à Punta-Arenas sur un navire américain qui part pour l'Australie. Ce n'est pas le plus court pour rentrer en Europe, mais il n'a pas le choix. A Sidney, grâce à la générosité d'un Français (car il est sans argent) il prend place sur un cargo-boat qui le dépose à Dunkerque. Mais ses parents sont morts. Et le compagnon de Jean Orth n'attend plus que d'avoir réuni les fonds nécessaires pour retourner en Patagonie près de sa femme et de sa fille.

Un historien italien bien connu M. Achille Neri, a retrouvé parmi les papiers de la famille Zachia de Sarzana, se rapportant à la période napoléonienne, une lettre de Pierre Bordex, qui signe avec ses titres d'aide de camp du roi Joachim Murat et commandant de la forteresse de Brindisi.

Pierre Bordex affirme avoir reçu de Murat dans la dernière campagne des marches, une partie de son trésor en consigne, c'est-à-dire deux livres environ de perles orientales et de brillants bruts, renfermés dans dix boites en or, six bagues ornées de gros brillants, six montres en or à sonnerie, deux douzaines de couverts en or, huit mille grosses pièces de monnaie en or de différentes sortes. Pierre Bordex raconte qu'étant obligé de s'enfuir vers la Toscane et ensuite vers la France pour échapper aux Hongrois, ayant peur d'être assassiné ou fait prisonnier, il ensevelit son trésor le long de la rivière Magra, près d'Aulla, indiquant les signes précis pour le découvrir plus tard.

La lettre ne révèle pas ces signes. Mais déjà la nouvelle de cette découverte a excité les imaginations et plusieurs personnes se disposent à opérer des fouilles.

Deux lyncheurs arrêtés.

Nashville, Tenn., 7 décembre Deux des individus qui ont pris part ces jours derniers à l'horrible lynch de trois nègres, ont été arrêtés hier soir à Decaturville, Tenn.

Les deux accusés sont les nommés George Shelton et John Bailey, âgés de 25 ans. L'enquête se poursuit et amènera probablement d'autres arrestations.

Les lyncheurs, qui sont activement recherchés, avaient arrêté ces jours derniers un fermier nègre du nom de Ben Pettigrew qui, accompagné de ses deux enfants, conduisait une charrette de coton à un "gin" du voisinage et après avoir attaché les trois malheureux aux roues du véhicule y avaient mis le feu.

Les trois nègres avaient été brûlés vifs.

LE DURBAR DE DELHI.

Arrivée de l'Empereur-Roi et de l'Impératrice-Reine.

BRILLANT SPECTACLE.

LE ROI GEORGE.

LA REINE MARY.

Delhi, Indes Anglaises, 7 décembre—Une salve de 101 coups de canon a salué ce matin l'arrivée de l'Empereur Roi George et de l'Impératrice Reine Mary, à Delhi, où ils viennent assister au Durbar.

Les deux souverains sont entrés dans la ville par la porte royale, ouverte pour la première fois aujourd'hui depuis 1857, et ont eu devant les yeux un spectacle d'une splendeur inimaginable où les couleurs vives de l'Orient s'harmonisaient heureusement avec le ton plus sombre des teintes occidentales.

La route de la gare au camp du Durbar était gardée par des cordons de troupes, fournis par des régiments anglais et indous.

La garde d'honneur escortant le carrosse royal était formée à parts égales de soldats anglais et hindous.

La réception formelle des souverains à leur descente du train a eu lieu sur la plate-forme même de la gare splendidement décorée de tentures de soie et de velours. Le vice-roi des Indes, les gouverneurs des provinces, les officiers supérieurs de l'armée et quelques hauts fonctionnaires, qui seuls avaient été admis sur la plate-forme souhaitèrent la bienvenue à leurs Majestés puis les présentations terminées le cortège se rendit au Fort de Selingarh qui domine le camp du Durbar où 150 princes, marajahs, rajahs et nababs hindous, resplendissants sous les pierres précieuses et les bijoux furent présentés aux souverains.

Dans l'intervalle les législateurs des provinces s'étaient réunis sur le pont qui relie le Fort au camp pour saluer le cortège royal.

A 10 heures le cortège, précédé par une musique et un détachement de lanciers, se mit en branle au milieu des acclamations de la foule, accourue de toutes les parties de l'Inde pour contempler l'Empereur-Roi.

Derrière les lanciers s'avançaient les hérauts d'armes, suivis par seize trompettes anglais et hindous montés sur des chevaux noirs, richement caparaçonnés. Cette avant-garde était suivie par l'escorte indigène du vice-roi, aux uniformes rouge et or, le corps impérial des cadets, entièrement composé de fils de princes, puis venaient les carrosses de Leurs Majestés, du vice-roi et de leur suite.

Sur le passage des souverains, les européens se découvraient tandis que les indigènes mettaient le genou à terre. Le roi et la reine, en souriant saluaient leurs loyaux sujets.

Le corps de garde des princes Indiens suivait immédiatement les voitures royales, précédant les cent cinquante marajahs, et chefs des familles régnantes indigènes.

Le cortège se terminait par une bande de chefs Afghans et Pathans, aux costumes étranges montés sur des chevaux à moitié sauvages.

Un détachement de troupes anglaises et indigènes fermait la marche.

A l'arrivée au camp, les troupes défilèrent devant le carrosse impérial, puis les souverains et leur suite gagnèrent Circuit House, où ils habiteront pendant leur séjour à Delhi.

Recherches inutiles.

San Antonio, Texas, 7 décembre—Les recherches que l'on faisait pour découvrir l'endroit où se trouve le Gen Reyes à San Antonio ont été abandonnées. On croit généralement ici qu'il a franchi la frontière Mexicaine ou qu'il s'y rend; ses amis maintiennent le silence le plus absolu sur ses faits et gestes.

Le Col. F. A. Chapa, un homme d'affaires de cette ville, et un membre de l'état-major du gouverneur Colquitt, qui est un ami intime de Reyes, prétend ne rien savoir à son sujet. Le marshall Hicks, un des avocats chargés de représenter Reyes dans la cause intentée contre lui, n'a pas été tenu au courant des mouvements du général, dit-il.

Un éleveur français est tué dans la collision de Manor.

Pittsburg, Pa., 7 décembre—L'identification des six victimes de l'accident de chemin de fer survenu hier sur la ligne du Pennsylvania Railroad, près de Manor, a été faite aujourd'hui dans cette dernière localité.

Au nombre des tués se trouve un français, M. Cornelius Joye, riche éleveur de chevaux qui se rendait dans l'état du Nord Dakota en compagnie d'un éleveur américain M. J. M. Uhlman. Ce dernier est aussi au nombre des morts.

Les autres victimes sont : Thomas Arthur Bond, beau-fils de Uhlman ; Robert S. Milne, éleveur de chevaux de Bradford, Ohio; H. Bordingham, employé d'une compagnie d'express et le mécanicien Frank Daly.

Uhlman, Bond et Milne rentraient de France où ils avaient acheté des chevaux représentant une valeur de 50,000 dollars. M. Joye les avait accompagnés aux Etats-Unis et comptait faire un séjour de quelques mois dans ce pays.

Tous les chevaux ramenés par les éleveurs qui se trouvaient sur le même convoi ont été tués dans la collision.

Incendie.

Birmingham, Ala. 7 décembre—Un incendie a éclaté ce matin dans la chambre d'échantillons de la maison McFadden et frères, négociants en coton, et s'est rapidement propagé dans le premier étage du bâtiment.

Toutes les pompes de la ville ont été mobilisées, et après deux heures d'énergiques efforts les flammes ont été circonscrites.

Les pertes s'élèvent à environ 25,000 dollars.

AU CONGRES.

Le représentant Estopinal donne lecture d'un appel du peuple persan.

Washington, 7 décembre—A l'ouverture de la séance de la Chambre, ce matin il a été donné lecture d'un appel du peuple persan adressé au gouvernement des Etats-Unis, lui demandant son aide et sa sympathie dans la crise actuelle.

Cet appel, envoyé télégraphiquement de Téhéran, était rédigé en français et c'est dans cette langue qu'il a été lu par le congressiste Estopinal, de la Louisiane, qui l'a ensuite traduit en anglais.

Après avoir reçu le message le Speaker, M. Champ Clark, se tournant vers le général Estopinal lui dit : "Je vous prierai monsieur, de lire un communiqué en français." Le congressiste louisianais venait à peine de commencer sa lecture lorsqu'il fut interrompu par le représentant Buchanan, de l'Illinois, en ces termes : "Il y a tellement de bruit que nous ne pouvons comprendre un mot de ce que dit le gentleman de la Louisiane."

"Attendez une minute, répondit M. Estopinal et vous comprendrez lorsque je parlerai en anglais".

Après cette lecture l'appel du peuple persan a été transmis à la Commission des Affaires étrangères qui rendra son rapport dans un jour ou deux.

Nouveau Message Présidentiel.

Le second message du président Taft traitant des relations entre les Etats-Unis et les gouvernements étrangers dans le courant de l'année écoulée a été transmis ce matin au Congrès.

Dans ce message le président donne pour la première fois l'explication officielle de la mobilisation de troupes qui a eu lieu l'hiver dernier à la frontière du Mexique ; il recommande aussi au Sénat de ratifier les traités d'arbitrage conclus avec la Grande-Bretagne et la France, ainsi que les traités avec le Nicaragua et le Honduras

Sur la question des passeports des citoyens israëlites en Russie, le message dit :

"Conformément à des instructions du département d'Etat, notre ambassadeur en Russie a eu récemment une série de conférences avec le ministre des affaires étrangères russe dans le but d'arriver à une entente et d'obtenir une modification des réglements existants, réglements suivant lesquels les passeports des citoyens américains de race israëlite ne sont pas reconnus. J'espère que ces conférences aboutiront à un résultat favorable, et que le traité que nous avons conclu en 1832 avec la Russie ne devra pas être abrogé."

L'explication donnée par le président au sujet de la récente mobilisation de troupes américaines à la frontière du Mexique, ne fait que confirmer ce que l'on supposait généralement, àsavoir : que les troupes américaines avaient été envoyés à la frontière pour être prêtes à intervenir au cas où la vie et les biens des citoyens américains résidant au Mexique auraient été menacés.

Le message se termine par une brève mention de la révolution en Chine et du conflit Italo-Turc.

"Dans le conflit actuel entre la Turquie et l'Italie, dit le président, les Etats-Unis n'ont aucun intérêt politique direct."

Washington, 7 décembre—Les représentants de l'Etat d'Alabama au Congrès, dans une séance tenue ce matin, ont résolu de recommander la nomination de M. Oscar W. Underwood, congressiste de l'Alabama, comme candidat présidentiel du parti démocratique.

Voici un des passages de la résolution votée : "Nous appuyerons la candidature de M. Underwood, car il a démontré au pays qu'il est un leader progressiste et qu'il est éminemment qualifié pour la présidence."

En apprenant la décision de ses collègues, M. Underwood a déclaré qu'il appréciait grandement l'honneur qui lui était fait, mais qu'il n'était pas un candidat à la présidence.